

A l'attaque !

L'équipée belle



L'impression de familiarité est immédiate. A première vue, rien n'a changé à L'Estaque. Le pont de l'aqueduc est là, en fond de décor immuable.

Les mêmes petites maisons sont serrées sous le même soleil. Et la bande à Guédiguian est au complet. Il suffit de les voir apparaître, Ariane Ascaride, Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin, Jacques Boudet, pour savoir qu'ils ont, certes, changé de rôle depuis, disons, *Marius et Jeannette*, mais, à peine, de peau. Des gens du peuple. Une humanité malmenée mais batailleuse. C'est l'univers très identifiable, désormais, du cinéaste marseillais. Même ce garage Moliterno qu'on n'avait jamais vu, ce décor bâti pour les besoins d'*A l'attaque !*, on a l'impression de le connaître. Question d'atmosphère, sans doute...

C'est déjà trop dire, car, quand le rideau rouge se lève (au sens propre) sur les premières images, les Moliterno et assimilés, Lola, Gigi, Jean-Do, Marthe, Pépé et les autres, n'existent pas. Ils sont à créer. Ce à quoi s'emploient deux hommes, un auteur-metteur en scène et son scénariste, qui en sont aux prémices. Un film politique ? C'est une piste. Mais encore ? Les rapports entre les riches et les pauvres. Le metteur en scène se prend la tête dans les mains et soupire : « *Oh ! putain...* » Vaste programme et gros doutes à l'horizon.

A l'attaque !, c'est donc aussi l'histoire de l'accouchement d'un film. De ce film qui débiterait dans un garage de L'Estaque, où vit et travaille une famille, une tribu à la Guédiguian, grandes gueules et cœurs d'or, secouée autant que soudée par les coups de tabac, affectifs et économiques, incessants. Les auteurs, qui inventent leurs personnages sous nos yeux, c'est un procédé rigolo – repris de *La Fête à Henriette*, de Julien Duvivier. Et c'est mieux qu'un « truc » de narration : Robert Guédiguian installe ainsi une distance féconde qui lui permet à la fois de plonger le spectateur dans la « cuisine » d'un scénario naissant et de donner libre cours à la fantaisie la plus ludique. Tout est possible puisque rien encore n'existe.

Ce qu'il advient aux protagonistes d'*A l'attaque !*, c'est du quotidien rehaussé par les enjolivures du conte étiqueté « de L'Estaque ». On fait tourner le garage ensemble, on se languit d'amour (impossible), on se morfond d'ennui conjugal (en silence, mais pas seulement...); puis tout le monde partage une même angoisse et s'échauffe dans une commune colère quand l'avenir même du garage est en jeu, à cause d'un « gros », un sale affairiste...

Ce ne sont pas tant les péripéties que la manière dont les auteurs les ► ► conduisent qui amuse. On suit le cheminement hasardeux d'une inspiration qui trébuche, s'offre des apartés rigolards, grinçants ou délibérément puérils. De cette approche tâtonnante naît un gag ou un coup d'émotion, ou du foireux raté. Ou du joyeusement déjanté. Quand Gigi et Jean-Do ont l'idée « *d'aller voir les putes* », ils se retrouvent propulsés comme par magie dans « *un bordel enchanté* », où la mère maquerelle et ses filles esquissent un numéro de comédie musicale assez branque, très bricolo et agréablement gratuit.

Mené au gré d'idées biscornues, déconnautes mais aussi très pertinentes, ce libre parcours ne s'embarrasse pas de théorie. *A l'attaque !* est un jeu. Mais où, tout de même, le cinéaste glisse astucieusement deux ou trois choses qu'il avait envie de dire sur le cinéma. Celui qui se fait. Celui qu'il fait. Et ce qu'on a pu en dire. Quand les auteurs s'interrogent sur la « modernité » de ce qu'ils sont en train d'écrire, c'est évidemment Guédiguian qui s'exprime en direct. Il en convient. Coup de griffe – mais à qui ? « *La modernité*, dit-il, *c'est la plus mauvaise question à se poser. Comme disait Barthes : "Peu à peu il m'est devenu indifférent d'être moderne."* » Et puis, il y a ce « manichéisme » qui est comme un leitmotiv farceur dans les engueulades des deux auteurs. Le cinéaste de *Marius et Jeannette* exprime sa conviction intangible : « *Oui, je crois que, dans certaines circonstances, il est bon de décomplexer le monde. De montrer qu'il y a de braves gens et de francs salauds...* »

Robert Guédiguian passe ainsi discrètement « à l'attaque », en deux ou

trois répliques qui font mouche, mais au long d'un film délesté de tout prêchi-prêcha. Comme toujours, il s'attache à faire palpiter l'humanité, la tendresse, la fantaisie, traquant l'excès de sérieux, cette plaie du cinéma dit « politique » : « *Oui*, dit-il, *mon film est politique dans la mesure où je travaille sur des formes réellement populaires. Je suis toujours étonné qu'on parle d'engagement, sans s'interroger sur le moyen d'atteindre le public. Le but, c'est tout de même de convaincre le maximum de gens...* »

Il y a du guignol dans *A l'attaque !* De braves gens victimes d'un patron cynique mais qui n'ont pas fini de lui en faire baver. Et puis Guédiguian flirte, « en toute connaissance de cause », avec le roman-photo, quand ses deux auteurs échafaudent une idylle entre l'humble Lola et le fringant chef d'agence de sa banque, amour voué à l'échec, parce que, lâche-t-elle, « *nous ne sommes pas du même quartier* ». Il faudrait ajouter l'emploi inattendu et récurrent de ces musiquettes allégrement anodines des comédies françaises des années 50, qui évoquent irrésistiblement le « cinoche du sam'di soir », une magie perdue du spectacle au premier degré.

Robert Guédiguian est l'un des rares metteurs en scène chez qui la modestie ressemble à un vrai choix artistique. Il se déclare volontiers cinéaste « primitif » et qualifie son style de « rustique ». Il travaille la simplicité, il stylise, il fuit le naturalisme. Lola, Gigi, Jean-Do n'existent sans doute nulle part. Mais on aimerait les rencontrer.

A l'attaque ! ose des coups de force dramatiques qui relèvent du conte, un happy end comme on n'en fait plus. Guédiguian défend à tout crin le droit au rêve. A l'utopie joyeuse. « *On voit*, commente-t-il, *tout un quartier venir soutenir une famille menacée d'expulsion, soumise à la décision arbitraire d'une société internationale. Moi, je crois que montrer le monde tel qu'il pourrait être, ça encourage à se battre.* » S'il milite, aujourd'hui, c'est aussi pour un cinéma auquel il voudrait continuer de croire. Un cinéma « accueillant ». Bienvenue au garage Moliterno ●

Jean-Claude Loiseau

Le Monde

A L'ATTAQUE ! UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN ●

Au petit théâtre de l'Estaque

A l'attaque ! Romance, agit-prop' et gags. Sous le soleil marseillais, le cinéma de Robert Guédiguian ne connaît pas l'ombre d'un doute

Film français de Robert Guédiguian. Avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Daroussin, Gérard Meylan, Jacques Pieiller, Denis Podalydes. (1 h 30.)

Un rideau rouge se lève. Bienvenue dans le petit théâtre de Robert Guédiguian ! « *Et si on écrivait un film politique* », dit un type à son copain ; ce sont deux scénaristes, sympathiques et bougons, qui s'approprient à inventer ensemble le script du film qu'on va voir, bienvenue au pays de la distanciation façon *Marius et Jeannette*, agit-prop' et blague dans le coin. Le soleil se lève sur l'Estaque, salut les amis Ascaride, Meylan, Daroussin, Boudet et consorts, on ne sait plus si ce sont les membres de la troupe qui semblent adresser un signe de connivence au public, ou celui-ci qui cligne de l'œil en direction de ces figures de connaissance. Nous voici donc à nouveau conviés à ouïr et applaudir un « Conte de l'Estaque », nous voici cette fois, par la volonté des deux – bien modestes – *dei ex-machina* qui concoctent à vue le récit du film, invités à pénétrer dans son lieu central, le garage Moliterno.

Il a bien des ennuis, ce garage, et surtout ceux qui y travaillent, famille de petits artisans qui se crèvent les sangs à faire tourner une boîte que la banque s'approprie à saisir pour un arriéré de remboursement auquel les Moliterno, père, fils, fille, acolytes et voisins ne peuvent faire face. Un film politique, comme il est dit d'emblée, c'est ça : un film sur les rapports entre les riches et les pauvres. Et encore ça : « *Pourquoi tu es antifasciste ? – Parce que.* » D'accord. Mais il reste quand même à faire d'abord un film. Guédiguian s'y emploie, avec une sorte de fougue amusée et nerveuse, prêt à en découdre sur tous les fronts (y compris celui de la critique), déterminé à ne céder sur rien, et surtout pas sur le terrain du romanesque.

« Politique » ou pas, « distancié » ou pas, on aura donc affaire à de la romance, du sentiment, du so-

leil, des répliques à l'emporte-pièce, de l'action, des gags, bref du spectacle. Le résultat est d'une saine vivacité, chacun y tient sa partition avec l'assurance d'un vieux briscard. Qui aurait espéré le 8 et 1/2 à Robert sera déçu, *A l'attaque !* ne connaît pas l'ombre d'un doute ni d'une mise en question par le réalisateur de sa manière de considérer son cinéma ni le monde. Bien au contraire, fonçant droit devant comme l'y invite son titre, il se veut la réaffirmation vigoureuse et chaleureuse des partis pris sur lesquels s'édifient *Rouge Midi*, *Dieu vomit les tièdes*, *A la vie, à la vie, à la mort !* et les autres.

SYSTÈME VERTUEUX

Les limites du système Guédiguian, on les voit par exemple dans la manière dont les personnages deviennent comme les marionnettes d'un discours construit à l'avance, et auxquelles on peut faire jouer et rejouer indifféremment la même situation dans différentes tonalités, ou les diverses options narratives présentées comme ne dépendant d'aucune autre nécessité que le choix des auteurs. Les vertus de ce système, on les retrouve dans la pugnacité des épisodes, la justesse (simple ? oui, simple, mais pas fausse) des dramaturgies et l'élan des décisions adoptées par la paire de scénaristes raisonneurs.

A leur instigation, les personnages graviront les degrés de la révolte, pour aller jusqu'au kidnapping de l'affreux banquier et au finale soigneusement dessiné et redessiné pour ne désespérer ni l'espoir populaire ni le plaisir de la scène. On aura compris que Robert Guédiguian ne prétend pas être un grand cinéaste. C'est un type sympathique et généreux qui fait des films « où ça se voit » – qu'il est généreux et sympathique. Dans le cinéma, français d'aujourd'hui en particulier, ce n'est déjà pas si courant.

Jean-Michel Frodon

C'est amusant que ce film arrive maintenant, quelques mois après la vague polémique déjà obédiente qui a opposé une poignée de cinéastes en retraite à un quarton de cinéastes témoins.

Au moment où on n'attendait plus grand-chose de Robert Guédiguian, après l'antagonisme de *Marius et Jeannette* et le bouclard *À la place du cœur*, il signe sans crier gare son film le plus enlevé depuis *À la vie, à la mort* : *À l'italienne*. C'est une petite merveille de comédie brechtienne, l'auto-critique farouche du cinéma. Robert en même temps qu'une réponse forte et claire à ses contemporains.

Guédiguian n'a pas beaucoup changé : il ne regrette rien, est toujours le même cœur humaniste et rose bien campé sur ses positions hautement affirmées de cinéaste politique et de historien sans peur du petit peuple de l'Estaque. Droit dans ses boîtes, le Robert. Ça tombe bien, c'est comme ça qu'on avait coutume de l'aimer, avec sa colère jamais apaisée, cette manière entêtée d'enfoncer le même clou encore et toujours tout en le rondant au passage, sa troupe bergaminière de comédiens fêlés et son inamovible ancrage régionaliste. Tout juste s'étant-on permis de constater que *Marius et Jeannette* tournait au système clos sur lui-même, que le film sentait trop la

répétition un peu fleumettée, un best-of guère remué des situations et des personnages des films précédents, et qu'*À la place du cœur* possédait le bouchon du manichéisme social tellement loin que Guédiguian avait bien du mal à transformer en mélodrame de combat une histoire simplette plutôt que simple, qui finissait de se suicider à Sargévo.

Du coup, on avait oublié que Guédiguian est plus un cinéaste de la variation subtile qu'un bloc monolithique confié dans ses certitudes politiques ou cinématographiques. En bon marxiste, il n'aime rien tant qu'à dénuder à la loupe ses propres contradictions afin de les transformer en forces vives : son partage intime entre glorification du travail des pères et droit à la paresse des fils, sa passion pour les particularités culturelles méridionales et sa volonté de se poser en raconteur d'histoires universelles, son respect presque transi pour ses personnages et son besoin de ne pas les mélanger (voire de se payer carrément leur côté), son goût rétoricien de la saine du vécu et ses talents de dialecticien ordinaire qui le font parfois pencher du côté du "mot d'auteur". Sans oublier la noblesse souffrante de ses figures féminines, allée à une crédibilité inégalée, où la femme sexuelle érotique sous-entend la déclaration d'amour courtois.

Robert

À l'attaque ! marque le retour en grande forme de Robert Guédiguian. L'auteur de *Marius et Jeannette* s'y affirme comme un cinéaste plus complexe qu'il n'y paraît, fin dialecticien méridional plutôt qu'idéologue bourré de convictions, militiant sincère qui parvient à accorder les contraires. Où lutte des classes rime avec farces.

Par Frédéric Bonnard
Photo Renaud Monfort

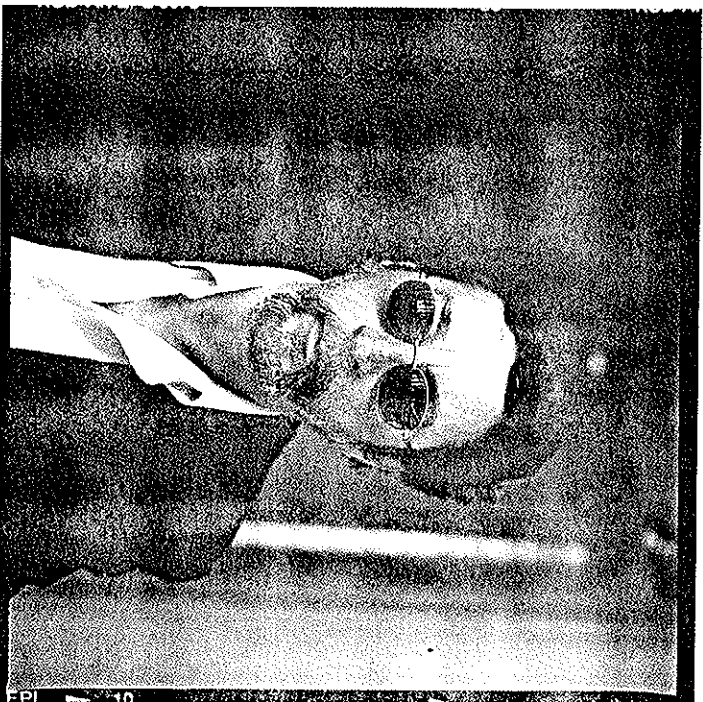
Si l'on a l'habitude de ne pas se poser en grand cinéaste formaliste, Guédiguian filme bien ce qu'il connaît par cœur, les hommes comme les lieux, Marseille et l'Estaque comme entre théâtralisation amusée de soi-même que Pagnol a passé sa vie à saisir avec un mélange de tendresse fraternelle et de grande exaspération.

Pour amener encore un peu plus le tableau de son petit théâtre de proximité, Guédiguian ne cesse d'attirer sa médianche profonde de grand sentimental, sa nostalgia lucide mais irrépressible d'un passé recréé de toutes pièces, où tout était plus beau parce que plus simple et plus net, où on savait qui étaient les bons et les méchants, les pauvres et les riches, les maris et les amants.

Depuis son très beau premier film (*Dernier été*, 1980), ses personnages se débattent entre les règles à suivre qu'on édicte leurs pères, l'obligation d'être dignes de eux et de ne pas fléchir et leur envie d'envoyer valser un code d'honneur préletarien, qui leur pèse autant qu'il les constitue. Tout ça n'est pas simple à gérer, mais ça fait des films ouverts et passionnants.

Ah, Guédiguian - exactement comme Pagnol - ne fait qu'osciller entre un naturel tragique et une culture assumée de café-concert narcoïdes, entre des histoires familiales terrifiantes où des vies entières peuvent être gâchées sur un simple malentendu (comme dans *Marius-Jenny-Cœur* ou *Maman des sorcières*) et des répliques hautes en couleur, à l'effet garanti. Dans ce registre, il faut aller chercher *Le Roman d'un arcier* de Philippe Caubère pour trouver une telle schizophrénie féconde entre projet, prosaïsme d'apparence du passé et immédiateté comique fondée sur l'exagération ordinaire. Car Guédiguian a aussi beaucoup d'humour, de la verve à revendre quand il s'agit de pointer la plus totale mauvaise foi (un trait consistant de tous ses personnages), toujours fondée sur un sens fin de la repartie qui tue.

Dans ses plus belles réussites, Guédiguian adroite discute le coup, le disculper même, jusqu'à plus soif, passant d'un instant à l'autre de la plus solide certitude à un complet scepticisme. Ce qui fait de lui un mauvais idéalogue mais un excellent dialecticien, de ceux qui savent tenir une réunion de cellule communiste ou un congrès de l'Estaque dans le creux de leur main, en plus d'un très bon cinéaste dans la grande lignée de Renoir. Si les deux films précédant *À l'attaque !* pechaient justement par leurs discours fêlés et leurs certitudes trop revendiquées, ce nouveau



Conte de l'Estaque ne pense d'abord qu'à s'amuser de lui-même en s'imparant d'un procédé de distanciation vécue comme le monde : un cinéaste et son scénariste souffro-douleur construisent à vue un nouveau "film de Guédiguian", avec ses impossibles et ses répétitions, ses péripéties devenus rituels et ses variations contrôlées, ses passages obligés et sa thématique ô combien récurrente, de la présentation des personnages habituels inconnus jusqu'aux hésitations sur le final fatallement optimiste.

Si les deux films précédents de Guédiguian pechaient par leurs discours forcés et leurs certitudes trop revendiquées, ce nouveau *Conte de l'Estaque* ne pense d'abord qu'à s'amuser de lui-même.

Une mise en abyme simple et efficace pour un film plus subtil qu'il n'y paraît. Car si Guédiguian et Jean-Louis Milési se mettent eux-mêmes en scène pour répondre à ceux qui leur cherchent des poux ("*Tout gaffe, y tout encore dire que c'est trop machin...*" - *Mais qu'ils aillent se faire enculer* !) je résumes et réaccorde tout ce que j'ai pu dire de la mise à distance, le habillage de leur petit jeu de mise à distance, le habillage inhérent au projet n'est pas une simple envie

de camouflage autorenne. En opérant pour le *work in progress* en public, Guédiguian ne cherche ni à se justifier ni à se faire pardonner quoi que ce soit. Il ne dévoile les coulisses laborieuses de sa création qu'au point d'imposer à son cinéma un surcroît de risques. Il ne s'agit pas de faire prendre au film des rails bien huilés, mais d'observer en grandeur nature jusqu'où il peut aller sans se mettre à détailler complètement : de l'audace, encore (ce que voulait "cultiver" Jean de Florette, cinéaste encore Pagnol), Guédiguian se recorde lui-même en manipulant expert, en cinéaste de la fabrication surconsistant de ses fins et de ses moyens, au lieu de se contenter de son image publique de militant sincère sujet à de multiples "coups de chaud". Que peut supporter un film ? Est-ce que les outrances, les digressions et les détournements qui ne le tiennent pas le rendent plus fort ? Jusqu'où peut-on ne pas aller trop loin ?

Mais *À l'attaque* n'est pas seulement une expérience de laboratoire, de la chimie amusante pratiquée par un créateur omniscient qui ressent soudain le besoin de se mélanger les éprouvettes, d'alterner comédie musicale à la Demy (la séquence du bordel, grandiose) et vraie communitarisme, ou de faire servir de grandes cuises par tout petits individus. Car Guédiguian l'a toujours fait, et la mise à nu des rouages de son inspiration ne change pas fondamentalement la face de son cinéma. En revanche, il est trop profondément homme de spectacle pour ne pas profiter pleinement du dispositif en miroir qu'il a lui-même conçu : si je dis tout ou presque de mes douleurs et de mes intentions ("*Je vais des reports de classe*" exige le cinéaste au travail, est-ce que ma fiction peut fonctionner *quand même* ? Si je critique avec une drôlerie féroce ma propre tendance à la routine ou à la caricature, quand est-ce que mon film gère son autonomie de divertissement ?

A ce jeu du chat Guédiguian et de la souris spectateur, *À l'attaque* ! gère sur tous les tableaux, justement parce que c'est d'abord un spectacle de haute volée dialectique, un sommet de film paradoxal. C'est en le remarquant sans cesse en cause que Guédiguian parvient à faire admettre son opproge qui devient si pressant dans ses deux films précédents. Comme c'est en se lançant à corps perdu dans "*la genèse*", synonyme de "*modélisme*" dont son personnage de cinéaste intègre se défend hautement face à son scénariste, qu'il confère à son film une force presque géante. Quand une comédienne dévoile une poitrine charnante pour appaître un "ennemi de classe", c'est tout à la fois plussier et étrangement amoureux, parce que le spectateur a été tellement prévenu contre ce type de facilité qu'il l'adhère d'autant plus facilement. De la même manière, c'est à force de se vouloir dialectique que ce film Meccano parvient à faire oublier son mode d'emploi. Et c'est en accumulant les obstacles sur la voie de son émanation que Guédiguian fait de *À l'attaque* ! un si curieux objet, un film à la réflexivité euphorisante, une these aussi fraîche qu'un bon passé, une lutte des classes aussi drôle qu'une conversation de café à propos de l'OM. ●

À l'attaque ! - Un conte de l'Estaque, de Robert Guédiguian, avec Jeanne Bourcier, Grand-Mignon, Jean-Pierre Darmonin, Jacques Baudet, Lucien Prunier et toute la troupe au grand complet